

# Le feuilleton : mémoires du petit Louis : [suite]

Autor(en): **Sabon, J.-L. / Sabon, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 27

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225330>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le coiffeur connaissait une quantité d'histoires qu'il racontait, comme s'il les avait vécues. La barbe finie, il demanda :

— Monsieur, veut-il que je lui dégage un peu les tempes ?

— Oui, parfaitement, vous pouvez donner un petit coup.

— Une friction ?

— Non, merci.

— Je coiffe en arrière ?

— S'il vous plaît.

Et comme le coiffeur tendait la main vers la bouteille à vaporisateur :

— Non, ne mettez rien. Coiffez à sec.

— Bien, monsieur.

Ernest Regamey paya. Et pendant que l'apprenti lui brossait les épaules, le patron se pencha sur le chien, lui taquina le ventre de son doigt, ce qui faisait pédaler l'animal...

— Oui, mon tout gros, on avait bien chaud sous sa fourrure !

Et se tournant vers son client :

— Dites donc, monsieur Regamey, si je le tondais un peu qu'en pensez-vous ?

— Oh! vous savez, ça n'en vaut pas la peine!

— Comment ça, mais il se sentira bien plus à l'aise. C'est fait en cinq minutes! Une coupe à la « lion », hein ? Avec des manchettes aux pattes et un mouchet au bout de la queue. Vous verrez ça, comme ça sera joli !

— Mais, je vous assure...

— Allons, allons! faites-moi ce plaisir. Gas-ton apporte la tondeuse !

Ernest Regamey resta pour suivre l'opération, le petit chien semblait si heureux et se prêtait docilement à la manœuvre. Et les longs poils tombaient, remplissant le salon d'une odeur forte.

Le coiffeur le reposa sur ses pattes :

— Là, mon toutou, c'est fait.

Et à monsieur Regamey :

— N'a-t-il pas meilleur façon ainsi ?

Le petit chien était au comble du contentement, il allait d'un homme à l'autre en tournant sa queue comme un fouet à crème. Soudain, il resta immobile et jappa. Quelqu'un entra. C'était une grosse femme, essoufflée, la figure rouge. Elle ne fit qu'un saut sur l'animal qu'elle empoigna, serra passionnément sur sa poitrine et se mit à le bercer comme un poupon, en le couvrant de baisers :

— Mon pauvre petit chéri, tu étais là ? Comme je t'ai cherché, mon amour !

Et tout à coup, elle s'aperçut qu'il était tondu. Et, des larmes dans la voix, elle s'exclama :

— Quelle horreur ! Comme ces brutes t'ont arrangé !

Elle marchait sur le coiffeur épouvanté...

— C'est une honte, monsieur, de profiter ainsi d'une bête sans défense !

— Mais pardon, madame, c'est monsieur que voilà...

La grosse femme l'interrompit et se tournant vers Ernest Regamey :

— Ah! c'est vous qui l'avez amené ici ! C'est du propre, vous êtes un sans cœur, monsieur, parfaitement, un sans cœur et un lâche!!! Et puis... je vous reconnais bien, vous habitez au 27. Ah! monsieur, ça ne se passera pas comme ça ; je porte plainte, moi !

Et, son petit chien sous son bras, elle sortit, rageuse.

Ernest Regamey la suivit, et on les entendit discuter, la grosse femme clapissait :

— Ça ne me regarde pas, monsieur. Vous vous expliquerez au juge! Je porte plainte !

Le coiffeur déversa sa mauvaise humeur sur son apprenti, atterré, les bras ballants...

— Allons, toi, qu'est-ce que tu fiches là, planté comme un piquet? Débarrasse-moi ces sales poils et en vitesse, que je n'en revoie plus un !

Deux jours plus tard, Ernest Regamey reçut par la poste une citation... et une note de cinq francs, tarif pour la tonte d'un chien...

Benj. Guex.



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Pendant la marche le brouillard s'était levé, et il faisait un temps superbe, lorsque nous atteignîmes le plateau d'Iéna; là, un vieux grenadier de la garde, qu'un boulet avait frappé au bas ventre et qui, par ce fait, était blessé à mort, me demanda de l'eau; malheureusement je n'avais ni bidon, ni gourde, et le cours d'eau le plus rapproché était à une demie-lieue au moins, ce qui fit que je ne pus le satisfaire; cela lui aurait épargné bien des souffrances puisqu'il serait certainement mort de suite s'il avait bu, ses intestins s'échappant par sa blessure. Je me le rappelle toujours: il possédait une de ces belles figures de troupiers français, avec de grosses moustaches et de forts favoris. Je dus le laisser étendu sur les sacs des Prussiens, lesquels étaient arrangés avec grand soin comme s'ils avaient dû revenir les prendre après la bataille gagnée par eux; mauvaise plaisanterie, fanfaronne; à 5 heures, le soir, ce pauvre grenadier avait été vu d'une partie de l'armée qui arrivait sur le plateau, il continuait à demander à boire.

Je retrouvai mon 69e en bataille, il allait s'ébranler à son tour; j'avais ramassé une jolie carabine prussienne sur le champ de bataille, ce que voyant le vieux capitaine Monnier me dit en me frappant sur l'épaule: « Tu es un bon bougre, toi, car de tous les musiciens tu es le premier que je vois depuis huit jours. » Il est vrai que, n'ayant aucun intérêt, ni consigne, ni bravoure non plus à rester près du danger, les musiciens sont comme les corbeaux, ils n'aiment pas la poudre, ils la fuyent donc à toutes jambes, et ne rejoignent leur corps que quand leur instinct conservateur leur apprend que tout danger est passé.

Dans ce même moment l'Empereur approchait de notre régiment qui, n'ayant pas encore donné, se réjouissait de prendre part à la bataille. Napoléon, accompagné d'un grand cortège, allait au petit pas, quoiqu'il fût exposé aux boulets qui arrivaient à toute volée au milieu de son état-major. J'étais placé à dix pas de lui et de son chef d'état-major Berthier qui, à l'arrivée de chaque boulet au milieu de son cortège, lui disait: « Sire! Ce mot, je le lui entendis dire trois ou quatre fois, ce qui n'empêchait pas l'Empereur de continuer la même direction, quand, tout à coup, on voit le maréchal Ney suivi d'un hussard chargé de drapeaux, qui vient dire à Napoléon que sur tous les points la bataille était gagnée.

Dès ce moment, il ne se tira plus un seul coup de canon et de fusil, et l'Empereur partit pour Weimar où nous le suivîmes. Pour ma part, je dételai et montai ensuite un vieux cheval d'artillerie d'un caisson prussien, car j'étais moulu de fatigue, ayant fait quatorze lieues dans la journée. A onze heures du soir j'arrivai à Weimar, la ville fut livrée d'instinct au pillage le plus furibond qui se pût voir. L'Empereur était logé chez la duchesse de Weimar, à son château, ce qui fit qu'il fut respecté ainsi qu'elle. On mit le feu à un magasin de comestibles dans lequel il y avait plus de 1500 tonneaux de rhum, eau-de-vie, champagne, essence de térébenthine; les soldats, afin d'être plus vite servis, tiraient à coups de fusil sur les tonneaux; quand l'incendie fut devenu général dans les caves, les soldats se mirent à tirer tout dehors avec des crochets, et comme la ville est en pente, tout allait à la dérive; c'était un coup d'œil effrayant de voir ainsi sauter en flammes et se répandre, le contenu de nombreuses barriques de vitriol et d'huile roulant dans ses rues rapides.

Vers le minuit je quittai la maison où j'étais, à cause du fracas qui s'y faisait, et parce que je n'avais pas à manger, ce dont j'avais le plus

grand besoin. Sachant que les quartiers isolés, quand on les trouve, sont les plus favorisés dans de semblables occasions, je m'arrêtai dans une rue déserte où régnait un silence de cimetière, et j'avise une allée noire dans laquelle je m'enfonçai l'épée à la main, semblable à don Quichotte contre les moulins à vent; ayant entendu des voix de femmes, je frappai brusquement à une porte en disant: « Officier! » A ces mots, on ouvre doucement, et je me trouve en face de deux jeunes demoiselles de 17 à 18 ans, pâles, la figure décomposée, qui me regardent et me demandent ce que je veux. « Moi et mes camarades nous voulons à manger, » répondis-je; alors la plus hardie et en même temps la plus jolie, reprend la parole et me dit: « Faites ici tout ce que vous voudrez de nous, mais qu'on respecte notre vieille mère qui est malade; » j'entraî alors chez elles, et elles me servirent de la bière, de l'eau-de-vie et du jambon, et je fis un charmant souper. N'entendant rien dans cette rue déserte, je ne voulais pas rester plus longtemps, et je prétextai que mes camarades avaient probablement perdu ma piste et que j'allais à leur recherche. Ces demoiselles voulaient bien que je laisse mon petit paquet, mais je leur observai qu'un militaire ne peut faire ainsi sans être puni; je sortis avec la promesse de revenir bientôt. A une trentaine de pas de la maison, je rencontre notre facteur aux lettres, nommé Bertin, charmant jeune homme de 25 ans, parlant mieux l'allemand que moi, et que je connaissais depuis Besançon. Je racontai mon aventure à Bertin. « Oh! conduisez-moi là, je vous prie, me demanda-t-il. Mais, lui dis-je, je ne retrouverai pas la maison; » il y mit tant d'insistance qu'enfin je le conduisis, après quoi je m'esquivai en disant que j'allais revenir. J'ai su depuis qu'il avait eu une correspondance très suivie avec ces demoiselles, et qu'elles avaient été on ne peut plus aimables à son égard, ce que je comprends sans peine après une bataille comme celle de Iéna; il me remercia beaucoup de lui avoir fait connaître cette maison; mais vraiment, cela n'en valait pas la peine, le sacrifice était nul, car j'avais seize ans alors, j'étais encore dans les jobards, et pour pareille occurrence j'étais trop naïf et trop pudibond. Ce fut très heureux pour ces demoiselles qu'il en ait été ainsi, car elles auraient pu avoir des hommes dépravés à loger qui leur auraient fait subir des violences, au lieu qu'il n'y eut en cette occasion que sympathie réciproque.

Je retournai dans mon ancien logement, j'y trouvai de mes camarades qui avaient trouvé du champagne et qui m'en firent boire plus que je n'aurais dû; j'aimais cette douceur que je ne savais pas si enivrante, et j'y pris tellement goût, que le matin je n'étais plus dans mon état normal.

(A suivre). J.-L. Sabon.

L'esprit des autres. — Le comte Louis de Narbonne, l'un de ceux que Talleyrand aimait le mieux, si jamais il aimait quelqu'un, se promenait avec lui en lui récitant des vers de sa façon. Talleyrand aperçut non loin d'eux un promeneur qui baillait.

— Regarde donc, Narbonne, dit-il à son ami, tu parles toujours trop haut !

**Actuellement**  
**Soldes et Occasions**  
**AUX TISSERANDS**  
 Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE  
 A. LÉVY

**Garçon!!!**  
 Un „DIABLERETS” et vous aurez un apéritif de marque, sain, stomacifique, dont vous ressentirez les effets bienfaisants.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.